

Les joues plus creuses

Anne-Marie Fortin

Numéro 3, 2007

Tondeuses

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1032ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (imprimé)

1920-7840 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fortin, A.-M. (2007). Les joues plus creuses. *Biscuit Chinois*, (3), 114–119.



Anne-Marie Fortin

Anne-Marie sautille sur les mots depuis plusieurs années déjà. Elle a visité le monde des contes urbains avec son texte *Guillaume* qui, après avoir été mis en scène par le théâtre Le Clou, a été interprété dans des maisons de la culture et publié chez Dramaturges éditeurs dans le recueil collectif *Les Zurbains en série*. Elle a également frayed avec l'écriture dramatique en publiant sa courte pièce *Trancher pour voir le ciel* dans les revues *Bruno* et *Main Blanche*. Plus récemment, c'est la nouvelle qui la traverse, puisqu'elle publie, dans cette dernière revue, son texte *Les yeux fermés*.

Les joues plus creuses

chouchou du comité de lecture

À Jasmine Courteau

IL VIENT DE PASSER À LA TONDEUSE, ça lui a enlevé tous ses cheveux. Il a dit que pour lui ça serait moins pire que de les perdre un a un. Vingt-trois ans et, déjà, la chimio.

Il a commencé à se sentir mal il y a trois semaines. Il avait des douleurs au ventre, il était tout le temps fatigué, même quand il réussissait à dormir assez longtemps. On a attendu quelques jours, mais ça s'arrangeait pas, alors j'ai dit : « tu devrais aller voir le docteur. » Évidemment, tout de suite, il n'a pas voulu, il disait que ce n'était pas grave, que ça devait juste être un petit *down*, de la fatigue de fin de session. Mais ça a continué et j'ai dû l'amener de force. Quatre heures dans la salle d'attente, quatre heures pendant lesquelles il m'a dit : « on n'a pas d'affaires ici, les autres ont l'air ben plus malade que moi. » Puis, ça a été son tour, ils lui ont fait faire des tests, beaucoup de tests, plusieurs jours de suite, plusieurs jours à ne pas savoir à quoi s'en tenir, à espérer que ça soit une appendicite, ou quelque chose de pas trop grave. Le diagnostic nous est tombé dessus comme la foudre ou comme la mort; ça arrive toujours seulement aux autres : leucémie.

Ça nous a coupé le souffle, comme un coup au ventre; la bouche grande ouverte et les yeux ébahis. Je pensais

que c'étaient juste les enfants qui pouvaient avoir cette maladie-là. Je ne croyais pas que les adultes aussi étaient vulnérables. Je ne sais pas pourquoi, peut-être à cause des téléthons, je ne savais pas qu'on pouvait attraper ça à 23 ans, la leucémie. Je n'y ai pas cru au début, je me suis dit : « c'est une erreur », en fait je pense que je ne pouvais pas le croire, parce qu'enfin je réussissais dans ma vie à être avec quelqu'un de correct et que j'aimais, je ne pouvais pas imaginer qu'encore, elle ne marcherait pas, mon histoire. Dans mon incrédulité, j'ai été égoïste, je le sais, mais ça ne pouvait pas être autrement à ce moment-là. J'ai pensé : « merde, pourquoi ça m'arrive à moi, je l'aimais celui-là, il est pas pour me crever entre les mains. » Pendant ce temps-là, lui, il a pensé que tout ce qu'il faisait, c'était peut-être pour la dernière fois.

C'est arrivé il y a quatre jours, tout s'est précipité; ces histoires-là sont toujours inattendues. On a appris pour sa leucémie le 8 décembre 2006. On serait partis pour le chalet après-demain, pour les fêtes, c'était organisé depuis longtemps. Et puis c'est arrivé. Ça s'est passé vraiment étrangement, le médecin est resté très froid, il lui a annoncé, il a dit « je suis désolé monsieur », puis il s'est levé et il nous a laissés seuls un peu pour qu'on puisse avaler la chose. Je n'ai vraiment rien su faire, à part penser : « Ça tombe mal, il reste juste une semaine à la session, j'espère qu'il va pouvoir la passer pareil ». Lui, il est devenu un peu blanc, il n'a rien dit, je l'ai ramené à la maison, il ne voulait pas parler.

À l'appartement, il a sorti une bouteille de gin d'une armoire et il a commencé à boire. Je ne savais pas quoi faire, j'ai eu peur pour la première fois, pour sa santé, et j'ai su que ce serait toujours comme ça, maintenant. Je n'étais pas certaine que le gin, avec sa maladie, ce soit une bonne idée. Mais avant de le transformer en grand malade, je me suis dit : « une dernière fois avant le calvaire, peut-être juste

une dernière fois », et j'ai pris un verre et j'ai bu avec lui sans lui parler, juste comme ça pour l'accompagner. On est restés debout dans la cuisine toute la soirée, lui accoté contre le comptoir, moi contre le poêle. Au début, je détournais le regard, je fixais le sol. Il y avait un trou dans son bas droit – c'est fou à quel point des petits détails comme celui-là peuvent devenir importants dans ces situations-là – je regardais le trou et je n'étais pas capable de me dire autre chose que : « c'est comme dans sa vie, le trou, c'est comme dans ma vie, la vie c'est un trou, la maladie c'est un trou, il y a toujours un trou quand ça va bien, toujours un trou et on tombe, on tombe dans le trou, il y a toujours quelque chose pour nous faire tomber, quelque chose comme un trou, l'orteil passe dans le trou. » C'était obsédant son trou, je me suis forcée à arrêter de regarder le plancher. Je l'ai regardé lui, il regardait son trou dans son bas. J'ai vu passer la peur dans son corps, la peur comme je ne l'avais jamais vue. Il avait 23 ans et pour la première fois, il pensait à la mort, la possibilité qu'un jour la terre continue à exister sans que lui, il soit là pour la voir. La terre sans son regard. Ça fait un grand vide, ça fait un grand trou en dedans de penser à ça quand c'est vrai, quand il y a vraiment cette possibilité-là de mourir. Il avait plus peur que moi, c'est évident, parce que c'est lui qui pouvait mourir tout de suite, ou bientôt, mais moi aussi j'avais peur, parce que je ne savais pas à quoi m'attendre. J'avais peur qu'il change beaucoup, j'avais peur qu'on ne puisse pas avoir d'enfants ensemble, je ne voulais pas qu'elle rate, sa chimio, ça arrive parfois que ça ne donne pas tous les résultats attendus, le docteur nous l'a dit, il ne faut pas croire que ça va fonctionner à coup sûr, il faut penser à la possibilité de la mort, ça veut dire le salon funéraire, et toute sa famille qui est là à me dire : « tu vas voir ça va bien aller ». Il va peut-être mourir. Il faut penser à lui faire faire un testament.

Pour aller un peu plus haut, partez d'un peu plus bas.

Vingt-trois ans, ce n'est pas un âge normal pour aller chez le notaire et décider à qui on veut remettre le peu qu'on a réussi à amasser, on est plutôt supposé accumuler des dettes d'études, sortir pour boire en refaisant le monde avec des amis, prendre des vacances à la campagne pour baiser et déguster du vin, on est supposé, à vingt-trois ans, partir en *road-trip*, en voyage *pack-sac*. Lui, maintenant, vingt-trois ans, ça veut dire attaché à son sérum, retenu de force par un boyau qui lui permettra peut-être de survivre. Et pour moi, ça veut dire aller à l'hôpital et prendre soin de lui, ça veut dire que je vais devoir arrêter de penser à moi. Ça veut dire penser à lui et je ne sais pas pour combien de temps je ne pourrai plus dire nous.

Toute la soirée, on a bu du gin. On a fini la bouteille et on s'est couchés. Je l'ai pris dans mes bras, je l'ai serré, il a voulu faire l'amour, j'avais l'impression qu'il voulait faire l'amour comme pour la dernière fois parce qu'il avait peur de mourir, mais je n'ai pas voulu, j'avais peur de coucher avec sa maladie, ça me dérangeait. Peut-être que l'impression de la dernière fois avec lui me repoussait, le danger que ça ne soit pas bon. Le fait de savoir. La veille, j'aurais voulu, mais là, maintenant que je savais, son sexe m'écoeurait. J'ai peur que ça dure toujours.

Le lendemain, il a appelé sa mère pour lui dire qu'il rentrerait à l'hôpital pour faire de la chimio, pour lui dire qu'il a la leucémie. Ça a pris un aspect plus réel encore quand je l'ai entendu le dire de lui-même, c'est devenu sans retour, ce n'est plus quelque chose comme un rêve ou un cauchemar, c'est vrai, bien vrai, il lui faudra passer au travers, et moi avec lui. J'ai décidé à ce moment-là que je ne le laisserais pas tout seul pendant sa maladie. J'avais lâchement eu envie de l'abandonner, au milieu de la nuit, de partir, il m'avait semblé que fuir aurait été tellement plus facile. Mais là, de l'entendre le dire à sa mère, presque sûr de lui, j'ai été fière qu'il ne m'ait pas demandé de le faire

à sa place. Cette journée-là, il ne voulait pas vraiment me parler parce que j'avais refusé de faire l'amour avec lui, et il avait bien compris pourquoi : déjà il avait commencé à se sentir un peu moins vivant. Je ne sais pas comment je vais réussir à faire quand même vivre quelque chose en lui.

On a passé la fin de semaine ensemble, à tenter de raisonner tout ça, de comprendre ce qui s'est passé depuis que tout avance en *fast foward* dans nos vies. On n'est pas parvenus à grand-chose. On n'a presque rien compris, sinon qu'il va falloir être braves. Aujourd'hui, on est lundi et il rentre à l'hôpital pour la première chimio. Je vais aller passer des tests pour voir si on est compatibles, je voudrais pouvoir lui donner des cellules souches.

Il a insisté pour se faire tondre la tête avant de rentrer à l'hôpital. On est allés chez notre coiffeuse, elle est restée sidérée. Elle ne voulait pas le raser, il avait toujours voulu avoir les cheveux longs. Il a été obligé de lui expliquer pourquoi il voulait se faire tondre la tête avant qu'elle n'accepte de le faire. C'était comme admettre une faiblesse pour lui, ça se voyait dans son visage. J'aurais dû y penser, ça aurait été tellement plus simple, dans le fond, d'aller voir une coiffeuse qui ne nous connaît pas, il n'aurait pas été obligé d'expliquer qu'il est malade. Il n'y aurait pas eu cette distance de la part de la coiffeuse, qui essayait de ne pas trop le toucher. J'ai regardé tomber ses cheveux au sol. Il les avait bouclés, aux épaules. Là, chauve avant le temps, on dirait qu'il s'en va dans l'armée. Je crois que ça lui donne l'impression que c'est lui qui a décidé de perdre ses cheveux. Ça lui donne déjà un air malade, on dirait qu'il a les joues plus creuses que tout à l'heure. Pendant qu'il payait, j'en ai ramassé deux mèches, une pour moi, une pour sa mère. J'ai peur qu'il meure.